

“DU SACRÉ AU SAINT”

Eléments esthétiques d’une distinction philosophique chez Marguerite Yourcenar

par Michel DUPUIS (Louvain-la-Neuve et Liège)

La prétention des philosophes qui lisent la littérature n’a aucune raison de s’imposer sans explications. Non qu’elle soit moins justifiée qu’une autre, mais c’est qu’elle a peut-être davantage de scrupules “liminaux” – peut-être un plus grand souci d’avouer les limites, les intentions et les risques de sa lecture.

1. Mise au point sur la perspective

On connaît la scène de cet empereur qui s’est laissé bernier et qui se promène nu devant ses sujets. Personne n’ose l’interpeller, même pour le tirer d’embarras ; chacun est tenu dans une espèce de complicité forcée, fondée sur une parfaite non communication, sur une simple présupposition qu’un mot dit à son voisin dissoudrait en un instant – une espèce de solidarité pervertie. L’empereur nu sera autrement découvert pourtant, par l’enfant simple et sincère.

Cette scène me paraît l’emblème de la situation de nos lectures aventureuses. Ce qui est caché à certains sages et à certains savants est révélé au bon lecteur simple mais attentif, qui ne craint pas d’interroger son voisin au risque de passer pour un niais, et qui apprend à reconnaître la phénoménalité du texte nu pour ce qu’elle est, riche, pleine, renvoyant naturellement à autre chose qu’elle-même mais invitant par elle-même à ce détour. Moins à contourner qu’à traverser, les marques du texte sont les seules traces où nous ayons à nous perdre pour retrouver le passage d’une idée, d’un esprit, d’une création. L’œuvre tient à cette densité des traces fragiles mais repérables, voulues pour la plupart, espèces d’empreintes laissées à dessein, qu’il nous faut reconnaître et interpréter. Le lecteur naïf est comme le “locuteur natif” (*native speaker*) : l’un et l’autre entendent leur langue maternelle, celle dont ils sont issus, c’est-à-dire celle d’un autre que soi, antérieur mais proche. Ils partagent une espèce de bon sens, un peu court mais sensible et ouvert à d’autres interrogations, qui fonde leur compétence herméneutique. Le mot est

lâché : il s'agit bien d'une lecture, d'une interprétation, vouées au texte et soucieuses de le comprendre sans parvenir à en épuiser le dynamisme. Qu'en l'occurrence, dans notre lecture, des notions philosophiques (le sacré, le saint) plutôt qu'empiriques (par exemple, l'animal, le feu, la terre) soient en jeu, n'y change rien.

Ainsi donc, le philosophe ne peut se prévaloir d'aucune compétence particulière au moment où il rencontre le texte littéraire. Bien au contraire, il ressent peut-être une difficulté qui lui est propre quand il doit d'une certaine manière se démunir d'un arsenal théorique trop tôt dégainé, qui gêne la vue, qui dérange la réception des structures proprement textuelles. Ces marques textuelles constituent après tout l'une des rares garanties, comme le principe de réalité, de l'interprétation qui doit les comprendre elles, les entendre ou les faire voir, selon une stricte logique phénoménologique.

Il faut l'avouer, le thème de ce colloque exige une rigoureuse maîtrise des points de vue mais présente aussi, à cause de son importance, un péril particulier. Je retiens deux difficultés de niveaux différents. D'une part, il faut assurer une définition cohérente – même si elle n'est pas étroite – des concepts analysés – et la notion de sacré n'est certainement pas des plus claires, l'analyse philosophique a certainement quelque chose à en dire. D'autre part, il faut maintenir une interrogation cohérente sur un texte littéraire. Nos investigations devraient prétendre soutenir cette dimension esthétique qui justifie le recours essentiel à l'œuvre et le recours accessoire à des disciplines latérales, selon notre point de vue : psychologie, histoire, etc.

J'avoue ma propre perplexité devant ce point de vue que je souhaite faire mien, et la tentation perpétuelle d'échouer au-delà de l'œuvre dans des considérations générales ou en-deçà de l'œuvre en visant la personne qui l'a écrite. Il y a bien des analyses philosophiques récentes qui montrent combien la personne et son existence n'apparaissent que dans des récits, que nous n'avons jamais que des "biographies", des œuvres donc, écrites au sens derridien, décalées déjà, structurées, stylisées, voulues. Malgré tout, il ne saurait être question aujourd'hui que d'avancer certains éléments d'une analyse esthétique qui cherche à voir comment l'œuvre yourcenarienne distingue à sa façon propre, "analyse", la distinction philosophique du sacré et du saint. Ce faisant, je pense obéir au principe de l'herméneutique tel que l'évoque Paul Ricœur quand il fait allusion à une théorie capable de "reconstruire l'ensemble des opérations par lesquelles une œuvre s'enlève sur le fond opaque du vivre, de l'agir et